

Le COURRIER de la SIELEC—n°3

« Ignorer l'interdépendance des terrains culturels où colonisateurs et colonisés ont coexisté et se sont affrontés avec des projections autant qu'avec des géographies, histoires et narrations rivales, c'est manquer l'essentiel de ce qui se passe dans le monde depuis un siècle. »

Edward W. Saïd, *Culture et impérialisme*, 2000



Rédaction

Gérard Chalaye
Jean-François Durand
Roger Little
Roland Roudil

Contributeurs du numéro

Roger Little
Jean-Claude Blachère
Karine Thépot-Caudan
Jérôme Froger
Gérard Chalaye
Pierre Halen
Roland Roudil

Sommaire

Editorial	p. 2
Point de vue	p. 3
<i>L'Actualité du passé colonial</i>	<i>p. 3</i>
Etudes	p. 4
<i>Le Moi est indélébile</i>	<i>p. 4</i>
<i>Pierre Loti, Victor Segalen et Claude Farrère</i>	<i>p. 5</i>
Livres à découvrir	p. 9
<i>Introduction aux discours coloniaux</i>	<i>p. 9</i>
<i>Henri Paulin Panon Desbassayns</i>	<i>p. 12</i>
<i>L'Art français de la guerre</i>	<i>p. 13</i>
<i>En plein soleil</i>	<i>p. 15</i>
Editions	p. 17
Agenda	p. 20

Si vous souhaitez contribuer à un prochain numéro, prière d'envoyer les livres, articles, comptes rendus ou toutes informations à :
gerardchalaye@gmail.com

Adresse postale
19 rue Planet, 30150 Roquemaure

L'association sur le net
www.sielec.net

Editorial

UN PASSE QUI N'EN FINIT PAS DE PASSER...

LA SIELEC

Chaque semaine nous apporte son lot informationnel d'évènements, faits divers, déclarations... qui semble confirmer que le passé colonial *n'est pas mort*, à tel point que Daniel Lefeuvre peut s'écrier ironiquement : « La discrimination sociale dont sont victimes les jeunes Français – et les immigrés – noirs et arabes de nos banlieues et de nos quartiers déshérités ? Héritage colonial ! Le racisme de la police ou de l'administration ? Héritage colonial ! L'échec scolaire ? Héritage colonial ! La difficile insertion de l'islam dans l'espace national ? Héritage colonial ! » (Daniel Lefeuvre, *Pour en finir avec la repentance coloniale*, Champs actuel, Flammarion, Paris, 2008, p. 8).

Et même si nous n'adhérons pas forcément intégralement à cette longue litanie en antiphrase - banlieues, racisme, violence scolaire, terrorisme, conflits inter-religieux..., force nous est de reconnaître que, selon l'expression proverbiale, notre inconscient colonialiste, au fil des années, devient, de plus en plus, *Un passé qui n'en finit pas de passer*. Le numéro 3 du *Courrier de la SIELEC* tente d'en apporter la preuve.

Ainsi Roger Little y fait un compte rendu très détaillé, de l'ambitieux ouvrage synthétique *Introduction aux discours coloniaux* du regretté Norbert Dodille, qui introduit ainsi remarquablement bien le sujet des expériences coloniales.

*

Expériences biographiques... : Jérôme Froger, à travers le livre de Claude Wanquet, *Henri Paulin Pannon Desbassayns*, illustre, sans manichéisme ni anachronisme, celle d'*Un gros Blanc réunionnais de la fin du XVIIIe siècle*. De son côté, Pierre Halen met en lumière une autre expérience, plus humoristique, celle de Léopold Courouble dans *En plein soleil*.

La colonisation et le regard colonial (ou non) représentent bien, en fin de compte, ce qui peut distinguer profondément trois écrivains célèbres comme Pierre Loti, Victor Segalen ou Claude Farrère. Pierre Loti fait preuve, en la circonstance, d'esprit contestataire ; alors que Victor Segalen refuse même de se poser la question ; et que Claude Farrère peut apparaître comme l'exemple du véritable colonialiste, ainsi que le montre Karine Thépot – Cauden, dans son bel article érudit.

En tout cas, qu'il s'agisse d'André Gide ou de Michel Leyris, aucun voyage ou exploration en terri-

toire colonisé, ne saurait faire oublier son *moi à un Européen*, comme l'illustre Jean-Claude Blachère, dans son article si incisif *Le Moi est indélébile*.

*

Enfin, finalement *L'Actualité du passé colonial* : c'est bien le point de vue de Roger Little qui en rappelant les travaux de l'équipe de l'ACHAC, de Dino Costantini, d'Alexis Jenni, ou les livraisons du *Monde* des livres ou du *Figaro*, cite Florent Georgescu : « Quel type d'humanité fallait-il pour fabriquer des colons ? » (ci-dessous, p. 4).

L'Art français de la guerre d'Alexis Jenni, est d'ailleurs le roman que commente Gérard Chalaye, en mettant en lumière l'imprégnation de la société française contemporaine, par la longue durée historique de la colonisation, tout en insistant sur le fait que l'œuvre de Jenni dépasse, de très loin, cette simple problématique et que « la guerre (coloniale ou non) devient une gigantesque métaphore de la vie biologiquement carnassière » (ci-dessous, p. 15).

*

S'ajoutant à toutes les nouvelles publications de 2012 qui approfondissent cette recherche ainsi qu'aux nombreuses rééditions orchestrées par Roger Little, dans le cadre de sa riche collection *Autrement Mêmes*, nous espérons que le *Courrier de la Sielec* numéro 3 contribuera à enrichir notre réflexion et à poser un jalon de plus dans la vie de notre association ●



André Gide en Afrique

Point de vue

L'ACTUALITE DU PASSE COLONIAL

Roger Little (Trinity College, Dublin)

Dans une République où règne, officiellement, l'égalité, on est partout conscient des inégalités. Certes, la République héritière de la Révolution n'est pas à un paradoxe près. Tout au long des périodes coloniales royales puis républicaines, les « autres » ont connu d'abord l'esclavage et l'exploitation, et toujours une infériorité de droit ou de fait. Les feux de l'actualité, ses lumières même, sont braquées sur ces paradoxes : l'équipe de l'ACHAC les pointe en 2006 dans *La République coloniale* ; Dino Costantini y revient sobriement dans *Mission civilisatrice : le rôle de l'histoire coloniale dans la construction de l'identité politique française* (La Découverte, 2008) qu'on connaît moins. Mais il est intéressant de réfléchir sur la manière dont ces paradoxes se maintiennent dans la société contemporaine, là où nous voyons autour de nous les retombées d'une perception de l'autre entérinée par des décennies bien-pensantes mais toujours prise entre les pinces des paradoxes républicains.

Il n'est pas inintéressant de noter que les trois premières pages de la première livraison du *Monde des Livres* dans sa nouvelle formule (19 août 2011) sont consacrées à la question coloniale par le biais de comptes rendus de plusieurs romans récents qui l'évoquent. Un membre de l'Académie Goncourt, Patrick Rambaud, termine ainsi son compte rendu de *L'Art français de la guerre* d'Alexis Jenni (consacré prix Goncourt depuis) :

A bien y réfléchir, ce qui reste des colonies, c'est le goût que nous avons conservé des cuisines lointaines, cette gourmandise de la semoule et du riz, les nids d'hirondelle salanganes, la tête de mouton, le canard laqué et les raviolis à la vapeur, ces plats qui nous colonisent à leur tour.

Compte rendu ou bien, par un léger glissement des doigts sur le clavier, compote rendue ? Quel salmigondis de fariboles ! Serait-ce là le plus important héritage du colonialisme ? Quid des problèmes d'intégration des banlieues et ailleurs ? Des débats passionnés, voire passionnels, sur l'immigration qui chauffent plus qu'ils n'éclairent ? De la représentation à l'Assemblée des minorités ? De l'absurde tentative de censurer les rappeurs « issus de l'immigration » (voir *Le Monde* du 6 août 2011) ? Des polémiques sur l'identité, binationale ou autre ? Les effets de la colonisation sont partout, et en profondeur,

dans la société française d'aujourd'hui : parler des plats qui ne sont plus exotiques est bien plat à côté des mets sociopolitiques bien épicés que l'on voit, que l'on vit, tous les jours.

Dans *Le Figaro*, repris par le *TéléObs* du 11 juillet de cette année, Claude Miller affirme : « Je crois volontiers qu'il y a plusieurs personnes en nous et que la vraie, c'est l'autre. » Je partage pleinement ce point de vue : le regard autre porté sur l'autre est ce qu'il y a, en puissance, de plus enrichissant à la fois pour l'autre et pour ce soi-même qui évolue, grandit et s'améliore grâce aux échanges avec l'autre. Foin de ceux qui approuvent, selon les termes de Daniel Cohn-Bendit (*Le Nouvel Observateur*, 2 juin 2011), « les différentes versions nationales de la myopie égocentree et xénophobe », bref une société qui, comme un corps malade, se replie sur elle-même.

Ce qui n'empêche pas d'être lucide devant les institutions de l'État, qui en l'occurrence ne sont pas représentatives de la société française actuelle. « Les électeurs sont prêts à élire des personnes issues de la diversité » déclare le sociologue Éric Keslassy dans *Le Monde* du 11 août. Mais il constate que c'est dans la proximité de « l'autre », par sa fréquentation, soit au niveau régional ou local, que ce phénomène se répand, non à l'échelle nationale. Il lui a fallu faire des contorsions pour mener son enquête, la République, par un principe qui permet d'ignorer royalement certains problèmes de société, n'admettant pas de distinctions entre ses citoyens. Le sociologue a donc dû partir des apparences, jugeant d'après les « noms, prénoms et photographies des candidats aux élections de mars 2010 » s'ils faisaient partie ou non des « minorités visibles ». « Effectivement, au plan national, les élus de la diversité représentent moins d'1 % des parlementaires métropolitains. En revanche, [...] sur l'ensemble des conseillers régionaux, on compte un peu plus de 5 % d'élus issus de minorités visibles [dont 80 % appartiennent à des mouvements de gauche]. » Comme quoi, ces élus-là feraient moins peur à leurs concitoyens qu'aux états-majors de la classe politique nationale. « Le monde politique est conservateur » conclut Keslassy, qu'il soit de droite (on s'y attend) ou de gauche (on s'y attendrait moins et c'est désolant). La nomination au gouvernement d'une Rama Yade ou d'une Rachida Dati, purement symbolique, n'était qu'un fait de prince et a mal fini. « A l'échelon national, il y a un profil type : homme, blanc, âgé de plus de 55 ans et appartenant aux classes sociales supérieures. »

L'actualité de la colonisation se manifeste dans les difficultés qu'ont les Français « de souche » (parmi lesquels bon nombre en l'occurrence de souche étrangère, que celle-ci soit portugaise, italienne, polonaise, russe, yougoslave... ou même franque comme se le réclament tant de familles anciennes !) à admettre celui dont les origines se retracent sur un visage noir, jaune, basané, que sais-je. Dans *Le Monde des Livres*

du 19 août, Florent Georgesco conclut sa lecture de deux romans récents par un constat évident et pourtant refusé par bon nombre d'intellectuels hexagonaux : « rien de ce qui est colonial, même en souvenir, ne saurait être étranger ». Certaines questions qu'il pose rappellent à l'attention de ses lecteurs ce qui intéresse de près les membres de la SIELEC : « Quel type d'humanité fallait-il pour fabriquer des colons ? Qui sommes-nous, nous qui avons, collectivement, été des colons ? Et ces autres nous-mêmes, qui furent colonisés ? » Pour nous, ce sont sans doute des évidences, mais qu'il est bon de rappeler à nos interlocuteurs, à nos collègues, à nos voisins... à ceux qui distribuent des tracts du genre « Trop d'Arabes dans notre village », « Le centre-ville est envahi d'étrangers », « Fermons nos frontières à la marée noire ».

Quant au débat sur la binationalité, parti de l'équipe française de foot, Séverine Labat n'a-t-elle pas parfaitement raison d'affirmer, dans *Le Monde* des 12-13 juin de cette année, qu'il s'agit là de « notre futur » ? L'horreur médiatisée d'un Alain Finkelkraut (nom bien français, n'est-ce pas ?) ne relèverait pas de n'importe quelle binationalité, franco-norvégienne par exemple (suivez mon regard), mais bien de celle « d'anciens ressortissants de l'empire qui alimente *un imaginaire dont on peut douter qu'il soit lui-même décolonisé* » (c'est moi qui souligne). « La France, poursuit-elle, toutes sensibilités politiques confondues, ne parvient pas en effet à admettre son caractère fondamentalement postcolonial. » Le *melting-pot* français accepterait bien des ingrédients blancs, mais rien, paraît-il, de trop poivré. Relevons le plat, certes, mais surtout relevons le défi. De quel droit cette distinction est-elle faite ? Certainement pas celui de la République une et indivisible !

La SIELEC est là pour combattre cette amnésie, cet éventuel déni d'un passé dont la France a autrefois tiré sa gloire mais dont elle paraît à présent avoir honte. L'imbrication du passé et du présent est telle qu'il faut essayer de convertir la honte en gloire, de reconnaître l'apport de l'autre, de retrouver une identité agrandie et entièrement assumée. Si les dirigeants politiques de la France croient qu'elle n'en est pas capable, honte à eux !



Etudes

LE MOI EST INDELEBILE

Jean-Claude Blachère (Université Paul Valéry – Montpellier III)

Rendre compte d'un voyage devrait conduire à décrire et raconter un « ailleurs », à quitter et oublier ce que l'on est au profit de cet Autre que l'on est venu rencontrer. Mais le Moi est indélébile, insoluble dans le bain de l'exotisme. Gide en Afrique se le reprochait : « je prends ces notes trop pour moi » (*Voyage au Congo*, 1925). Et Leiris renchérisait : « le voyage ne nous change que par moments. La plupart du temps, vous restez tristement pareil à ce que vous aviez toujours été » (*L'Afrique fantôme*, 1932). Il faut donc en prendre son parti : parvenir à dire l'Ailleurs sans pouvoir occulter l'intime – si tant est qu'on veuille vraiment faire taire le démon de l'autobiographie, telle est la gageure.

*

Les ruses de l'écriture permettent souvent de tels arrangements : on va en analyser quelques exemples, à partir de deux documents : quelques passages du *Voyage au Congo* et de *Retour du Tchad*, d'André Gide, (1927 et 1928) ; des pages de *L'Afrique fantôme*, de Michel Leiris, publiées en 1934 : deux exemples de voyage dans un ailleurs extrême, exotique à souhait, donc favorable au dépaysement des habitudes...

Malgré la disparate des auteurs, les documents laissent apparaître des *invariants* : même si cela ne constitue qu'un élément mineur des « journaux », aucun des diaristes ne parvient à oublier son corps, ses habitudes alimentaires. Gide donne ses menus et la liste de ses malaises, Leiris parle de ses dyspepsies, Comme si, le voyage faisant courir le risque d'une dissolution de soi, il y avait urgence à affirmer le socle même de l'existence matérielle : à préserver le Moi et l'intime. Ce désir sécuritaire s'épanouit en incidentes parfois sans rapport évident avec le lieu et le moment : les citations littéraires de Gide, les références de Leiris au surréalisme s'expliquent en partie de cette manière. C'est alors l'Ailleurs qui se dissout, et le voyage se mue en un voyage intérieur : à rebours de la pérégrination, une odyssée.

Mais l'invariant le plus manifeste se décèle dans la présence de la *tentation littéraire* – ce que Leiris désigne comme « le poison » de « l'idée de publication » (4-4-1932). Gide, en un style très surveillé, « s'excuse » en raison de sa « fatigue » de

laisser à « ces notes telles quelles » leur aspect « informe » et se refuse à les « récrire » (*Retour du Tchad*, note 2, 18-4-1926). Leiris consacre des pages entières de son journal à élaborer et raturer une préface pour une *Afrique fantôme* pas encore écrite et qui ergote sur le choix d'un titre.

Ce penchant installe un paradoxe : comment être « sincère » si l'on réécrit, se demande Gide, comment restituer l'inconnu, l'aventure, le divers, avec des mots pesés et médités ? Pourtant, si les deux narrateurs cèdent à leur prurit, c'est qu'une fois encore, face au risque du voyage –n'être plus soi- l'écriture permet de s'affirmer parce qu'elle ordonne l'imprévu, qu'elle *arrange* ce qui est advenu.

Leiris use d'autodérision (« Titre du livre : *L'Ombre de l'aventure*. Tandis que je copiais ces lignes est passé un vol de sauterelles. Pédanterie de cette préface [...]. Je retourne à ma préface. J'en relis –aux W.C.- la version écrite hier. » 18-4-1932). Il déconstruit le livre à mesure qu'il l'édifie–mais finit par le publier, en conservant toutes les strates du chantier.

Gide parvient à combiner la narration des péripéties banales du voyage avec une confiance très intime. La pratique habile du *trobar clus** permet d'évoquer en catimini ses amours gitonesques. (5-12-1926) : « Comme de coutume, je choisis, dans le cortège formé pour fêter notre entrée dans le village, un préféré sur lequel je m'appuie [...]. Celui-ci est particulièrement beau, svelte, élégant et fait penser à la Sisina de Baudelaire ». Feuilletons *Les Fleurs du mal* : la Sisina est la guerrière « à l'âme charitable » qui, « devant les suppliants » « sait mettre bas les armes ». L'aveu est clair, le détour admirable ! Gide note comme incidemment : « Que la nuit est claire ce soir ! Je ne sais même pas le nom de ce village où nous *gîtons* (c'est moi qui souligne) ».

*

Chaque journal de voyage est un palimpseste : le Moi affleure toujours sous la narration. «Ecrire un livre de voyage » est une « absurde gageure », disait Leiris (18-3-1932), « par quelque bout que l'on s'y prenne ». Et si la véritable aventure, le vrai voyage, c'était ce moment où, comme le disait encore Leiris, on affronte la corne du taureau, on se lance dans l'écriture ? ●

* *trobar clus* : art poétique en langue d'oc par les troubadours du XIII^e siècle et fondé sur la recherche de l'hermétisme (Note de la rédaction)

PIERRE LOTI, VICTOR SEGALEN ET CLAUDE FARRERE : *Réflexions sur un triangle littéraire au cœur de la question coloniale.*

Karine Thépot-Caudan,
(Centre des Correspondances et des Journaux
Intimes, Université de Bretagne Occidentale, Brest)

Trois marins-écrivains, Pierre Loti (pseudonyme de Julien Viaud, Rochefort 1850 - Hendaye 1923), Claude Farrère (pseudonyme de Charles Bargone, Lyon 1876 - Paris 1957) et Victor Segalen (Brest 1878 - Huelgoat 1919) se sont imposés parmi les plus grands représentants français de l'axe de réflexion sur l'exotisme en pleine expansion de l'Empire Colonial français. Portés par le désir de témoigner de leur sensation exotique, Loti, Farrère ou Segalen ont chacun su l'exprimer dans une œuvre riche et variée, embrassant tous les genres que la littérature de voyage offrait et reprenant les idées, la grammaire narratologique et la thématique de cette époque.

Sensibilisés par un contexte familial et portuaire propices au désir de l'ailleurs, à Rochefort, Brest ou Marseille, et ravivés par les lectures d'enfance et d'adolescence où les vers de Baudelaire ou de Rimbaud disputent aux récits des explorateurs, nos trois écrivains ont embrassé la carrière maritime pour mieux goûter à la diversité du monde, et s'échapper de l'Europe soumise aux lois du scientisme et de la morale. Au-delà de leur profession de d'officier de marine pour Pierre Loti et Claude Farrère, et de médecin de la marine pour Victor Segalen, ils ont offert une représentation du monde des colonies au moment même où l'exotisme perd de la saveur que seuls la surprise et le ravissement des premières rencontres permettaient. Les colonies ne sont alors perçues que comme une carte postale stéréotypée des ailleurs. Aux étonnements des premières fois, qui déclenchent l'émotion qui se trouve à la source de la création, succède la litanie des impressions de déjà vu dans un monde désormais exploré dans ses recoins les plus lointains grâce à des moyens de transport de plus en plus rapides. L'autre découvert dans un espace inconnu commence à ne plus réserver la surprise attendue et à ne plus susciter le questionnement sur le traitement de l'altérité car il ne colonise plus l'imaginaire de la même manière. L'intérêt de ces trois auteurs réside justement dans le fait qu'ils furent des témoins privilégiés de ce passage à une nouvelle approche du voyage et de l'inter-culturalité, à la fois en tant qu'hommes d'action sous leur uniforme de marin, et en tant qu'hommes de la contemplation et de

l'analyse dès lors qu'ils prennent leur plume d'écrivain.

Presque de la même génération - à part Loti -, ils furent surtout immergés dans le même bain culturel dominé par l'impérialisme colonial et l'ethnocentrisme européen. Tous trois se connaissaient et se sont influencés mutuellement : Loti et Farrère étaient liés par une filiation évidente et reconnue, car Farrère servit sous les ordres de Loti avant de se considérer comme son fils spirituel. Farrère et Segalen étaient amis et s'échangeaient régulièrement des conseils littéraires en se soumettant leurs œuvres réciproques. Loti et Segalen enfin sont bien plus liés qu'il n'y paraît : si le cadet a toujours rejeté l'influence de celui dont il avouait pourtant lire *Le Mariage de Loti*, on sait désormais tout ce qu'il lui doit. Aujourd'hui, ce triangle littéraire apparaît comme l'un des plus singuliers de la littérature de voyage, sans que l'on puisse isoler l'un ou l'autre des écrivains.

Leur expérience de la conquête coloniale les a en partie influencés dans la représentation impérialiste de l'altérité coloniale, telle qu'elle apparaît dans leur œuvre. Mais quelle position Pierre Loti, Victor Segalen et Claude Farrère, témoins et acteurs de la colonisation française, ont-ils adoptée face à la politique coloniale ?

L'esprit contestataire de Pierre Loti

Contrairement aux idées reçues, Pierre Loti avait un esprit contestataire qui lui fit craindre d'être relevé de ses fonctions avec l'affaire du Tonkin et la prise de Hué en 1883. Il était alors affecté à la division navale composée des corvettes cuirassées *l'Atalante*, le *Bayard*, la *Triomphante* et du croiseur *Duguay-Trouin*, qui était dirigée par le contre-amiral Courbet. Sans participer lui-même aux combats, Loti fut néanmoins le témoin direct des massacres, du pont de *l'Atalante* à bord duquel il était resté et d'où il pouvait assister de loin aux tueries perpétrées le long des côtes qu'il distinguait. Loti s'illustra cependant particulièrement en rédigeant trois articles pour *Le Figaro* qui relatent de manière très détaillée le massacre des civils annamites par les soldats français. Ces articles figurent parmi les rares commis par des officiers de marine directement impliqués dans les guerres coloniales, et représentent en ce sens un témoignage primordial sur la réalité des combats et l'engagement anticolonialiste de Loti, comme il en témoigne dans une mise au point pour *Le Figaro*, jamais parue toutefois : " Des gens crient à l'horreur parce que c'est la première fois qu'on met sous leurs yeux les " réalités " d'une guerre et d'une guerre exotique. Ils sont de ceux qui au coin de leur feu, assis dans leur fauteuil à rond de cuir, décrètent une expédition lointaine et supposent que tout doit se passer là-bas avec la plus grande facilité, d'après

les règles de la bonne philanthropie. Voilà : on prend de braves matelots, qui sont en général des fils de nos pêcheurs de la côte, bons, naïfs, grands enfants un peu rudes, mais excellents. On leur dit : laissez vos vieux parents, laissez tout ; allez en Annam, ou à Madagascar, ou ailleurs, sous un soleil torride, au milieu de toutes les contagions, de tous les dangers ; faites la guerre à des gens qui vous couperont en morceaux en commençant par les pieds si par malheur ils vous prennent ; vengez vos frères assassinés autrefois par ces brutes et tâchez de conquérir tout un immense pays, vous qui êtes une petite poignée aventurée, un contre cent ou un contre mille. Et surtout prenez garde de ne faire de mal à personne. C'est vraiment très risible." Ces articles firent un tel scandale que son auteur fut immédiatement rappelé en France pour être mis à la disposition du ministre. Les appuis politiques et littéraires dont il bénéficiait l'empêchèrent d'être renvoyé de la marine, mais Loti revenait de très loin. Les critiques qu'il émet à l'égard de la colonisation ne sont pas nouvelles, car il s'était déjà exprimé dans ses récits de voyage et ses romans, sur un ton moins polémique. Il s'était empressé par exemple de dénoncer les méfaits de la " sottie civilisation coloniale " sur les populations de l'île de Pâques ou de la Polynésie, parmi lesquels la prostitution et les maladies. Le regard qu'il porte sur l'Algérie et l'Afrique est doté de la même sévérité à l'égard des effets de la mission civilisatrice de l'Homme blanc. Chaque séjour dans un pays colonisé par la France ou l'Angleterre fut pour Loti, en réalité, constamment l'occasion d'exprimer son mépris pour la colonisation.

Notons alors la profonde contradiction d'un homme qui participait activement à la pacification de Tahiti, du Sénégal, de l'Indochine et de la Chine, mais qui se permettait de critiquer le résultat des actes colonisateurs qu'il commettait lui-même. D'aucuns prendront cependant sa défense en soulignant l'obligation professionnelle qui était la sienne. On peut être un marin colonisateur et avoir du recul vis à vis des combats menés et surtout de l'idéologie qui les motivait. Si l'on a souvent trop rapidement qualifié Loti de colonialiste du fait même de sa participation active à l'aventure coloniale, il est temps cependant de reconnaître toute l'ambiguïté de l'écrivain. Il serait aussi faux de ne réduire Pierre Loti qu'à un " idiot " idéaliste qui promenait sa mélancolie dans le monde sans en distinguer ses mouvements, comme l'a qualifié André Breton dans son *Refus d'inhumation* en 1924, ce qui eut pour résultat de condamner Loti au purgatoire durant de longues décennies. On peut aujourd'hui considérer Loti comme un véritable intellectuel, tel qu'il le conçoit : sceptique face à la mission civilisatrice de l'Europe, ce fardeau de l'homme blanc que Kipling défend ; désespéré par la montée en puissance du rationalisme et des

intolérances ; intelligent et cultivé enfin, mais sans ostentation, curieux de tout et méfiant à l'égard des milieux intellectuels et littéraires. Indépendant dans ses choix culturels, Loti apparaît finalement comme un idéaliste doté d'un certain esprit de révolte, mais également comme un homme de la réalité qui reste fondamentalement engagé dans son temps.

Victor Segalen et le refus de la question coloniale

La position idéologique et politique de Victor Segalen vis-à-vis de la colonisation est tout aussi intéressante. Car ce voyageur resta toute sa vie plus attaché aux problèmes de la création artistique qu'aux engagements politiques. Ce n'est donc pas chez Segalen qu'il faut chercher l'expression d'une quelconque révolte ou passion pour une cause politique. Mais s'il cultive cette image d'artiste enfermé dans sa tour d'ivoire, comme bon nombre de ses compatriotes poètes, comme il l'avoue dans une lettre à sa mère du 30 mars 1900 : " *mon intelligence en politique ayant toujours été des plus obtuses, je ne cherche pas à approfondir* ", il ne laisse pas moins transparaître dans son œuvre quelques idées intéressantes sur la colonisation qu'il dénonce. *Les Immémoriaux* se lisent en ce sens comme le plaidoyer le plus vivant, le plus convaincant et le plus novateur en ce début du XX^e siècle contre l'influence de l'Occident sur les populations indigènes. En se plaçant du côté de la conscience des Polynésiens, en donnant pour la première fois la parole aux Maoris, et en présentant l'île avant et après l'installation des missionnaires, Segalen s'inscrit dans un discours nettement anticolonialiste. Il met en évidence avec une acuité particulière *in anima et in re* les méfaits de l'évangélisation sur les Maoris, avec son cortège de maladies comme la syphilis ou la tuberculose, et de fléaux, dont le plus terrible consiste en la perte des traditions maories et de leur identité propre. Le médecin qu'il était lui donnait cette faculté de vivre la détresse des colonisés avec encore plus d'intensité. Mais cela ne l'empêche pas d'être tout aussi sévère envers les Maoris qui se sont laissés déposséder de leur culture sacrée. Assurément auteur d'un livre antiraciste en adoptant le point de vue d'un peuple colonisé, Segalen s'est fait le défenseur de l'acceptation de la diversité des peuples.

Adversaire du colonialisme donc, il n'en reste pas moins encore une fois ambigu dans sa pensée anticolonialiste, comme lorsqu'il prend fait et cause pour l'idée impériale en Chine et qu'il laisse paraître sa fascination pour la figure du chef à travers l'Empereur. A l'inverse de Loti, il éprouve rarement de la sympathie ou de la compassion pour les peuples opprimés qu'il rencontre. Il n'est pas du tout un défenseur du petit peuple qu'il méprise. Ainsi lors de

son escale à Singapour, sorte de premier aperçu de la Chine en 1909, alors qu'il affirme vouloir se détacher de ces "visions brèves qui ravissent Loti" et faire preuve d'objectivité, il en arrive dans une lettre à sa femme datée du 17 mai, à émettre des jugements très personnels et péjoratifs qui illustrent un certain aveuglement, comme : " *Il me faut savoir, outre ce qu'apparaît le pays, ce que le pays pense. Ici je ne sais rien du tout ; et puis, il ne pense peut-être pas. Il décharge et il charge. Il pèse et il jauge. Singapour est un musée facile pour voyageurs.* " Segalen, à la différence de Loti, n'est donc pas un homme engagé politiquement, mais il agit fondamentalement en *poète* qui exprime souvent des réserves sur la colonisation à travers l'œuvre. Sa contradiction réside cependant dans le fait qu'il fait aujourd'hui figure de référence en matière de dénonciation lucide et implacable de ses méfaits, alors même qu'il portait un regard condescendant et sans pitié sur les peuples colonisés, plus soucieux de regarder par exemple les figures aristocratiques telles que celles de l'empereur, que de se préoccuper du " petit peuple ", au nom de sa mission artistique.

Claude Farrère, véritable colonialiste ?

Claude Farrère se distingue en revanche de ses confrères en revendiquant une idéologie nettement colonialiste. Intellectuel à part entière, lui, au sens où Pascal Ory l'entend, c'est-à-dire "homme du culturel, créateur ou médiateur, mis en situation d'homme du politique, producteur ou consommateur d'idéologie", le romancier se fit le héraut d'une conscience nettement patriotique, nationaliste, anti-communiste et anticapitaliste, proche de l'Action Française dont il fut membre dans les années trente. Et si sa pensée politique est teintée d'aristocratie et d'antiparlementarisme, expression de sa nostalgie d'une France fière et respectée dans le monde, comme le souligne son biographe, elle se garde cependant bien d'intégrer l'idéologie xénophobe et antisémite pourtant particulièrement répandue dans cette mouvance de l'extrême droite. Victime de la tentation fasciste qui répondait à ses aspirations profondes pour le culte du chef, l'autorité, l'irrationnel, le sentiment de la communauté totale et à sa haine du bolchevisme, Farrère, proche donc de Maurras et de Darlan, ne poursuivit pas cependant jusqu'au bout la défense des idées fascistes, et notamment sous le régime de Vichy pendant la Seconde Guerre mondiale. Germanophile et hostile au national-socialisme d'Hitler et pas " antisémite notoire ", l'écrivain ne suivit pas en effet la route collaboratrice d'un Céline ou d'un Brasillach, mais paya très cher ses sympathies fascistes, qui lui valurent d'être écarté du milieu intellectuel français d'après-guerre et de garder jusqu'à aujourd'hui une étiquette politique assez embarrassante, qui nuit jusqu'à sa réputation d'écrivain.

Mais qu'en est-il de sa position face à la colonisation ? L'écrivain exprime dans son oeuvre une grande fierté pour l'empire colonial. Il véhicule des théories raciales tout en souscrivant à un colonialisme pacifique et paternaliste, comme l'illustre cette phrase d'*Une jeune fille voyagea* : " Mais notre paix française, celle que nous avons donnée à toutes nos colonies, est fondée, elle – soyons-en fiers ! –, sur la justice, sur l'équité, sur la libre collaboration du colon et de l'indigène. Nous ne commençons pas par tout tuer, nous : nous aidons, au contraire à vivre. " A l'image de son contemporain Kipling, il développe la mystique du « fardeau de l'Homme blanc » dans des romans qui se mettent alors nettement au service de la propagande colonialiste, comme dans *Les Hommes nouveaux*. C'est toujours attaché au mythe du bon sauvage et à l'idée d'une France toute-puissante par-delà ses frontières, que Farrère vécut ses années d'officier de marine comme un engagement politique actif pour mener à bien la mission civilisatrice de la France, à la différence de Loti ou de Segalen. Il fut de ceux qui choisirent l'écriture pour poursuivre cette oeuvre au-delà des actes. Il est donc particulièrement savoureux de lire dans ses premières oeuvres de fiction dont l'action se situe en Asie (*Les Civilisés* et *La Bataille*), une description pathologique des colonies d'où se dégage une morale de la question coloniale. Dans son premier roman, *Les Civilisés*, le lecteur découvre par exemple un écrivain atypique qui véhicule des idées anticolonialistes et prend conscience des limites de l'oeuvre impérialiste de la France. Mais Farrère n'adopta cette position que dans ses premiers romans, pour vite développer une pensée colonialiste.



Victor Segalen



En tant qu'officiers de la Marine française, Pierre Loti, Victor Segalen et Claude Farrère se sont investis de la mission conquérante et civilisatrice qui leur a été inculquée pendant toutes leurs années de formation à l'École Navale et à l'École de la Santé. Ils ont toutefois montré une conscience critique devant le spectacle de la guerre coloniale. Acteurs et témoins directs, ils furent les mieux placés pour critiquer non pas la politique de conquête, mais au moins les méthodes de colonisation. A défaut de les condamner définitivement, ils eurent surtout le mérite de décrire la réalité de leurs conséquences immédiates, voire parfois d'en dénoncer les méfaits : l'acculturation et l'émergence d'un monde dominé par l'Occident, qui s'universalise et fait disparaître toute particularité ●

Découvrir

INTRODUCTION AUX DISCOURS COLONIAUX *

Norbert Dodille

Cet élégant ouvrage a le grand mérite de tenir ses promesses :

ouvrir des perspectives de recherches dans un domaine très mal connu, et surtout méconnu, d'une méconnaissance parfois volontaire. Montrer ensuite qu'il n'y a pas UN discours colonial, unique, monolithique, mais des discours [...]. Il y a un discours colonial sur l'histoire, comme il y a un discours sur la littérature ou un autre sur les civilisations exotiques, etc. Il faudra retrouver, à l'intérieur de ces champs, les logiques qui s'affrontent, les pré-supposés qui se fondent ou se défont (p. 7).

Les cloisons disciplinaires tombent comme il le faut devant le phénomène pluriel où tant de savoirs s'imbriquent : l'historiographie côtoie la taxonomie, la littérature, l'économie, la géographie, l'administration, l'anthropologie, la théorie... des discours coloniaux. Et le très regretté Norbert Dodille n'oublie pas à la fin qu'il y a eu deux grandes périodes de colonisation française, rappelant judicieusement les liens aussi bien que les différences entre les deux. L'ouvrage demeure pourtant une introduction et guide le lecteur avec assurance et finesse, s'appuyant sur force citations pertinentes, à travers le dédale discursif. Si l'on se perd un peu dans la bibliographie et la « webographie » (quel horrible barbarisme !), c'est qu'une première partie, générale, alphabétique, est suivie de compléments pour les chapitres I, II et X (pourquoi pas les autres ?) dans l'ordre chronologique. L'absence d'un index est simplement scandaleux dans un tel ouvrage.

Sans pour autant négliger les histoires qui, très tôt, se sont penchées sur la période précoloniale, il est normal que l'auteur se concentre sur la colonisation des XIX^e et XX^e siècles, d'autant plus que son histoire n'a logiquement pu se faire qu'après coup. Le premier chapitre, « Le Discours historiographique », propose donc trois périodes :

les histoires datant de l'ère coloniale, celles de la période post-coloniale jusque dans les années 1990, et enfin, les histoires que l'on dira plutôt post-coloniales, sans trait d'union (p. 9),

prenant soin dans son Glossaire (p. 219) de distinguer *postcolonial*, qui « qualifie les théories qui

mettent en cause l'interprétation purement euro-péocentriste de la colonisation », d'avec *post-colonial*, « qui succède à la période coloniale ». On n'a plus, par exemple, dans les années 1920, le regard négatif que Hegel ou Hugo (ou encore Sarkozy en 2007) portent sur l'histoire de l'Afrique : Georges Hardy (p. 14) écrit :

sans doute le domaine de la préhistoire est-il beaucoup plus vaste en Afrique qu'en Europe : mais de récents travaux ont démontré que, même pour les parties le plus reculées du "continent barbare", notre ignorance du passé pouvait n'être point définitive et que ce passé méritait mieux que du dédain.

Le dédain – tant du passé africain que des Africains – n'a plus lieu d'être d'autant plus que l'homme blanc se sait aujourd'hui d'origine africaine. Gabriel Hanotaux, responsable en 1929-34 d'une monumentale *Histoire des colonies françaises et de l'expansion de la France dans le monde* en six volumes, estime qu'il n'y a

qu'une famille humaine, et [que] le rôle de la colonisation aura été de la rassembler, sans pour autant la rendre homogène (p. 17). Le scepticisme suivra l'Exposition coloniale de 1931, chant de coq et chant de cygne de la colonisation française : les historiens récents ont pris conscience de leur « "devoir d'histoire" face aux manipulations des mémoires » (p. 25).

Les divisions et subdivisions que propose l'auteur n'épuisent forcément pas la complexité des courants entremêlés, tantôt contradictoires, tantôt complémentaires. Mais son souci de précision est souligné dans « Les Mots du discours colonial » (chap. II ; il en sera encore question au chapitre VIII) où se fait la définition de certains termes de base : trafic, commerce, traite, négoce, colonie, colon, colonial, colonisation, colonialisme, impérialisme, et leur application aux « Arabes » et aux « Nègres ». Ces derniers, qu'on dirait plutôt « Noirs » de nos jours (mais Dodille ne se réfère pas à l'étude fondatrice de Serge Daget, « Les mots esclave, nègre, Noir, et les jugements de valeur sur la traite négrière dans la littérature abolitionniste française de 1770 à 1845 », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, t. LX (1973), n° 221, p. 511-548), mais qui utilisent volontiers le mot « Nègre » entre eux, ont pour ainsi dire abandonné le substantif pour n'admettre, dans le langage poli, que l'adjectif : « l'art nègre ». De même, « l'indigène » trop connoté est remplacé par « l'autochtone » (p. 36).

Suit « Le Discours héroïque » (chap. III) avec son cortège de grands hommes (le nom de Caillié est systématiquement mal orthographié) : explorateurs, conquérants, bâtisseurs,

missionnaires, militaires et civils, sans oublier toutefois quelques héros indi... autochtones. Le chapitre IV poursuit les distinguos, cette fois entre colonie d'exploitation et colonie de peuplement, entre assimilation et association, entre protectorat et annexion, présentant toujours le pour et le contre selon les partisans et les circonstances. Et le chapitre suivant s'enchaîne logiquement avec « Discours de propagande et discours éducatif », rappelant que le mot « propagande » n'avait pas toujours une connotation péjorative : au XVII^e siècle en effet, *propagande* et *propagation* (de la foi, par exemple) s'employaient indifféremment et cet usage positif a été maintenu jusqu'à l'entre-deux-guerres pour être remplacé ensuite par « diffusion » (culturelle ou autre). Dodille estime, à la suite d'Ageron, qu'on a surestimé les effets de cette propagande : elle « n'a probablement touché qu'une frange assez réduite de l'opinion publique » (p. 71). On est frappé aujourd'hui par la multiplication des albums de photos et de cartes postales réunies, par les expositions d'affiches et d'objets de foire rassemblés mais tout cela était dispersé à l'époque et forcément minoritaire. La presse consacrée aux colonies, éphémère, avait de faibles tirages ; les ouvrages scolaires y consacraient peu de place ; les sociétés savantes n'attiraient qu'un petit noyau d'intellectuels ; les lobbys et le « parti colonial » cherchaient à convaincre avec un succès bien limité ; les comités et associations avaient des buts non moins restreints ; les écoles coloniales formaient une élite de jeunes administrateurs. Seules les grandes expositions universelles ou coloniales eurent un retentissement populaire grandissant à partir du début du XX^e siècle. Quand Paul Reynaud, alors ministre des Colonies, a prononcé le discours d'inauguration de l'exposition de 1931, en demandant : « Est-il vrai que nous célébrons aujourd'hui une apothéose qui soit proche d'une décadence ? » (p. 86), il a répondu d'un « non » qui porte pour nous une charge d'ironie qu'il n'aurait jamais soupçonnée.

Malgré la vieille rivalité franco-britannique, importante dans le discours national(iste) après la défaite de 1870 et nourrissant une anglophobie ambiante, Dodille n'hésite pas à démontrer que certains aspects de la politique coloniale anglaise prônée par Lugard, plus proche de l'association que de l'assimilation, avaient ses partisans en France, dont Delavignette et Lyautey, mais aussi ses détracteurs, Delafosse entre autres. Si les Britanniques avaient plus d'une fois montré le chemin (antiesclavagisme, abolition de la traite...), il n'était pas question de les suivre aveuglément sur celui de la colonisation. Les attitudes envers l'esclavage, envers l'envoi de la racaille pour faire des colonies de peuplement, n'étaient pas les mêmes : en 1690 déjà, Robert

Challe suggère la déportation de la « vermine de la capitale du royaume » (p. 126) pour fonder des colonies à l'instar de Rome ou de Québec (on pourrait ajouter la Sierra Leone, l'Australie ou la Nouvelle Calédonie), mais la suggestion est vivement contestée par certains et nuancée par d'autres qui, tels Hugo et Zola, proposent plutôt d'envoyer en Afrique « les prolétaires affamés et les paysans sans ressources » (p. 127). Pujarnisclé a dit vrai quand, dans son *Philoxène*, il a écrit : « Le fondement même du colonialisme, c'est le sentiment de l'inégalité des races » (p. 138).

Le chapitre X consacré au « Discours romanesque » intéressera au plus haut point les membres de la SIELEC : une fois de plus, l'auteur s'attache à la définition des termes, préférant à celui de « roman colonial » (« notion [...] aussi répandue que floue ») celui de « "roman des colonies" » pour désigner les romans qui ont pour cadre les lieux et les milieux coloniaux » (p. 167). Est-il moins flou pourtant ? Il recouvre autant que l'expression consacrée la littérature écrite dans les colonies par des auteurs d'origine française (ou métissés français) qui y sont établis, celle des voyageurs ou des gens de passage, ou enfin des romanciers confortablement assis en France. Dodille reprend volontiers les trois acceptions proposées par Jean-Marc Moura pour le roman colonial : thématique, idéologique et sociologique, même s'il y ajoute les romans rédigés par des autochtones à l'ère coloniale. Il ne semble donc pas nécessaire de changer en l'occurrence la terminologie admise : elle est d'ailleurs reprise par l'auteur pour traiter (p. 170-191) des théories du roman colonial telles qu'elles sont proposées par Mille, Cario et Régismanset, Leblond, Pujarnisclé et Lebel (que la collection Autrement Mêmes s'efforce de rééditer).

Dodille enchaîne avec « Les Théoriciens de la colonisation », rappelant à bon escient que le confetti géographique appartenant à la France en 1825 suscite des réflexions bien différentes de celles de 1925, lorsque « les cartes affichent des territoires de couleur d'une superficie qui représente dix fois celle de la métropole » (p. 195). Le maréchal Bugeaud, nommé gouverneur général de l'Algérie en 1840, estime, réaliste voire cynique, que « nous ne pouvons nous perpétuer en Afrique que par la force », reconnaissant que plus la « tâche d'huile » (que préconiseraient aussi Gallieni et Lyautey) s'étendait, moins l'armée pourrait « garder la circonférence » (p. 201, 203). Un des plus grands théoriciens de la colonisation, Paul Leroy-Beaulieu, épouse certains aspects du cynisme de Bugeaud mais préfère l'installation indépendante des colons :

on peut dire que cette liberté naturelle et primordiale doit être absolue et sans autre réserve que le respect des droits d'autrui (p. 207).

... sans préciser si cet « autrui » comprend ou non les indigènes. Le laisser faire prôné par Lamoricière (dont le nom, on s'en souvient, a été écrit par Max-Pol Fouchet : La mort ici erre) est pourtant cerné plus loin par Leroy-Beaulieu (qui aurait, avec Gambetta, inspiré Jules Ferry), où il envisage « une tutelle habile, modérée » de la part de la métropole (*ibid.*).

Dans son célèbre discours du 29 juillet 1885, Ferry rattache sa politique d'expansion coloniale à trois ordres d'idées :

à des idées économiques, à des idées de civilisation de la plus haute portée, et à des idées d'ordre politique et patriotique (p. 213).

L'analyse de la crise économique des années 80 qu'il fait dans *Le Tonkin et la mère-patrie* (1890) a une étonnante résonance aujourd'hui ; s'il semble annoncer la Grande Guerre, il anticipe aussi sur la crise que nous vivons depuis 2008 :

La consommation européenne est saturée, il faut faire surgir des autres parties du globe de nouvelles couches de consommateurs, sous peine de mettre la société moderne en faillite et de préparer pour l'aurore du XX^e siècle une liquidation sociale par voie de cataclysme, dont on ne saurait calculer les conséquences (p. 214).

L'époque coloniale européenne n'est plus ; la tâche d'huile a, selon l'heure, pris d'autres formes plus ou moins sournoises : états-unienne, soviétique, chinoise... Le regard en arrière salutaire de Norbert Dodille lui permet de constater en toute sérénité que la colonisation européenne, la mieux documentée qui soit, « a imposé sa marque sur le monde contemporain » (p. 216). Et il rattache la seconde période à la première :

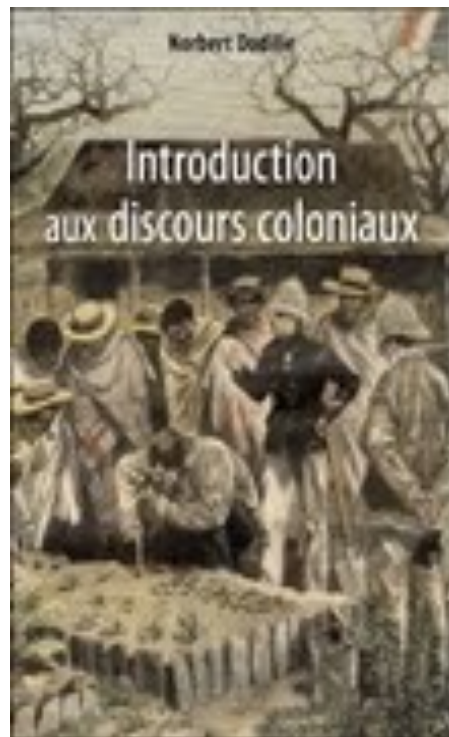
Quant au trépied sur lequel repose la question coloniale : économie, politique, mission humanitaire, il s'enracine dans une très longue tradition. Déjà, à l'époque de la première colonisation, on associait étroitement l'extension des prérogatives royales, le commerce, les missions religieuses. L'armée, les négociants et les jésuites ou les lazaristes n'allaient jamais l'un sans l'autre » (p. 214).

Une telle vue d'ensemble, s'appuyant sur une réflexion nourrie de lectures approfondies et de longues citations partagées avec le lecteur, est une bien généreuse introduction, une précieuse mise au point, une réflexion très stimulante. Et si le centre de gravité de sa riche documentation est l'océan Indien et surtout Madagascar plutôt que d'autres aires plus connues, on sait gré à Norbert Dodille d'avoir ainsi complété celles qui sont davantage fréquentées : Afrique, Antilles, Maghreb, Indochine. Pour reprendre sa toute dernière phrase, il a bien su, en replaçant l'expansion coloniale européenne dans

une longue et universelle tradition, reconnaître que ce ne fut qu'une entreprise parmi d'autres, sans doute la dernière sous cette forme, et qu'elle a marqué la fin d'une ère historique (p. 217) ●

Roger Little (*Trinity College, Dublin*)

* Norbert Dodille, *Introduction aux discours coloniaux*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2011



HENRI PAULIN PANON

DESBASSAYNS

*Autopsie d'un « gros Blanc »
réunionnais de la fin du XVIIIe siècle*

Claude Wanquet *

Claude Wanquet longtemps enseignant à l'Université de La Réunion et aujourd'hui Professeur émérite est connu pour sa thèse sur La Réunion sous La Révolution Française et de nombreux articles et ouvrages d'histoire locale et régionale. Il vient de publier une biographie d'Henri Paulin Panon Desbassayns. Ce notable réunionnais de la fin du XVIIIe siècle est sans doute moins connu du grand public que son épouse Omblin Desbassayns dont la figure est devenue quasi légendaire. Pourtant Claude Wanquet apporte la preuve avec ce bel ouvrage de 335 pages complétées de nombreux documents iconographiques hors texte locaux et nationaux que Panon Desbassayns mérite autant que sa femme l'attention des historiens. Ce bourgeois bourbonnais de la fin de l'Ancien Régime, « gros Blanc » comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, a effectué en métropole deux voyages, l'un en 1785 et l'autre en 1790-1792. Par bonheur pour les historiens il a tenu un journal lors de ses deux séjours en métropole qui sont un témoignage de premier plan sur la France de la fin de l'Ancien Régime et du début de la Révolution et qui ont été tous les deux publiés. Certes les historiens du XVIIIe siècle ont à leur disposition des nombreux écrits de même nature portant sur cette époque. On connaît bien les écrits du gentilhomme et agronome anglais Arthur Young, ceux de Restif de La Bretonne et de Sébastien Mercier pour ne citer que les plus connus. Toutefois les journaux de voyage de Panon Desbassayns présentent l'avantage de nous renseigner sur le regard que porte un Créole bourbonnais sur la métropole, sur l'existence d'un réseau de relations sur lequel peut compter un insulaire colonial quand il vient en France, réseau principalement bourbonnais dans le cas de Panon Desbassayns mais aussi antillais.

Claude Wanquet n'a pas adopté la démarche diachronique classique de la biographie. Se concentrant sur les deux voyages du Bourbonnais il a fait une « autopsie » de son personnage, c'est-à-dire qu'il a fait le choix d'une approche synchronique. C'est donc le portrait d'un personnage historique en situation que brosse l'historien réunionnais. La

France des années 1770-1790 apparaît donc à travers le regard curieux, empathique ou ironique de Panon Desbassayns et inversement on apprend à connaître le personnage à travers le récit qu'il fait de ses deux voyages. C'est un bourgeois très curieux du spectacle de la vie parisienne et provinciale, à vrai dire peu cultivé mais soucieux toutefois d'approfondir sa connaissance du monde, de la littérature et des arts. Il a même une véritable « boulimie » de loisirs et d'arts. Il se rend à de nombreux spectacles ressortissant à des genres et des niveaux sociaux très différents : spectacles de rue, théâtre, opéra etc.

Le panorama de la vie française de ces années est enrichi par la publication de 76 documents iconographiques qui sont pour l'essentiel des photographies d'objets, des tableaux, des estampes et des gravures en rapport avec les scènes que décrit Panon Desbassayns dans ses deux journaux.

On retiendra de cet ouvrage parmi bien d'autres centres d'intérêt l'existence d'échanges intenses et de réseaux denses reliant les colonies à la métropole. Henri Paulin, comme l'appelle familièrement l'historien, est en métropole le représentant de sa famille et de ses amis bourbonnais pour lesquels il achète de nombreux biens et marchandises, aussi bien des livres que des objets de la vie quotidienne. Arrivé en France le Bourbonnais peut compter sur l'aide et le soutien de nombreuses personnes qui forment comme un réseau au service des voyageurs coloniaux. Ce sont des amis, des parents, d'anciens compagnons d'armes (Panon Desbassayns a servi dans l'armée française en Inde lors de la Guerre de Sept Ans entre la France et l'Angleterre). Bien sûr ses appuis sont essentiellement originaires de Bourbon et de l'Ile de France (actuelle Ile Maurice) mais on y trouve aussi des « Américains » (Français des Antilles). Henri Paulin est donc un intermédiaire entre le monde colonial indo-océanien et la métropole : il transporte des marchandises, transmet des lettres et des nouvelles, et entretient une convivialité qui est d'autant plus forte que les distances sont longues et les visites rares.

C'est aussi un « passeur d'objets » : objets apportés de son île en métropole pour son propre compte et celui de ses amis et inversement marchandises achetées en Europe et destinées à l'île Bourbon.

Le chef de famille bourbonnais a aussi des préoccupations qui ont des résonances très contemporaines. En effet ses voyages sont liés à ses soucis de père. Il emmène certains de ses enfants (les cadets lors du second voyage) en métropole ou rend visite à d'autres qui y sont déjà (les aînés). On voit ici une préoccupation constante des élites coloniales, celle d'assurer à leur progéniture une éducation et une

instruction sans lesquelles elles ne peuvent maintenir leur rang. Bien sûr cette motivation n'est pas la seule. Il y a chez ce voyageur d'autres mobiles qui sont à la fois, et sans que l'on puisse les démêler, d'ordre familial, économique et social.

Si l'on revient à ce thème de l'instruction des enfants de l'élite bourbonnaise, on ne peut pas manquer de penser que par cet effort Panon Desbassayns a assuré la pérennité de l'influence de son « clan familial ». Ce sont en effet ses enfants qui ont dominé la vie politique, économique et sociale réunionnaise pendant une bonne partie du XIXe siècle. On citera parmi sa nombreuse progéniture Charles Desbassayns, pionnier de la révolution sucrière dans la colonie et influente personnalité politique, et Philippe Desbassayns, comte de Richemont, qui fit une brillante carrière politique et administrative à la fois en France, à Bourbon et en Inde.

Claude Wanquet fait progresser par cet ouvrage la connaissance des élites esclavagistes bourbonnaises d'Ancien Régime qui ont marqué de leur empreinte malgré la rupture révolutionnaire et la succession des régimes (l'apogée de la famille Desbassayns correspond à la Restauration) l'histoire du XIXe siècle, c'est-à-dire le siècle où s'est décidée la vocation sucrière de l'île toujours visible aujourd'hui dans son économie et ses paysages ●

Jérôme Froger (CRESOI – Université de La Réunion)

* **Claude Wanquet, Henri Paulin Panon Desbassayns. Autopsie d'un « gros Blanc » réunionnais de la fin du XVIIIe siècle, Musée historique de Villèle-Conseil Général de La Réunion, Collection Patrimoniale Histoire, 2001**

L'ART FRANÇAIS DE LA GUERRE

Alexis Jenni *

Non, bien sûr, *L'Art français de la guerre* d'Alexis Jenni n'est pas une œuvre à la gloire de l'Empire français, pas plus qu'il ne constitue une charge contre les guerres coloniales. Rien à voir donc avec un quelconque "aspect positif ou négatif de la colonisation". D'ailleurs, dans le cours du récit, après la "sortie" de la Seconde Guerre mondiale et de la Résistance, le lecteur ne plonge véritablement dans la guerre d'Indochine qu'à la page 333, en plein milieu du volume. Selon Jenni, son livre n'est pas un roman à thèse mais plutôt un roman tragique et "antimanichéen"*, dans lequel le discours d'aucun personnage (même pas le narrateur) n'est véritablement pris en charge, par l'auteur, en tant que porte-parole d'une vérité pleine et entière. Chacun porte, plus ou moins, son poids d'humanité et de complexité - tout comme les héros d'Homère que fréquente assidûment l'oncle de Victorien Salagnon. Le romancier évoque, lui-même*, une "histoire empathique" (ce qui ne signifie pas sympathique) : raconter et commenter (roman et commentaire) ce qui ne se dit pas, hors de tout jugement moral officiellement prédéterminé, dans un système où tout le monde fut, quelque part, victime (certains plus que d'autres), y compris les bourreaux.

Oui, le terme essentiel du titre calqué sur celui de Sun Zi est le mot Art. Il s'agit bien d'un livre sur l'art et en particulier sur le roman et la peinture. Ce grand récit à la Tolstoï ne constitue pas un roman réaliste (au sens traditionnel). Certes Alexis Jenni s'est fait, en partie, historien, mais sa recherche, à la différence de celle d'un Jonathan Littell (dans *Les Bienveillantes*), est celle d'un romancier prenant dans l'histoire, son propre bien, sans recours systématique aux archives, sans plus de documentation qu'une bibliographie de base, internet, certains sites et éditions spécialisées, comme ceux des pieds noirs ou de l'Armée française, par exemple sur les Putschistes de 61 ou l'OAS*. Les personnages sont sans référents et Victorien Salagnon n'a pas de visage, selon le narrateur, mais seulement un regard (p. 34). L'écrivain affirme* que le problème est de découvrir comment narrer l'inénarrable, dans une fiction plus réelle que le réel, au moyen de la magie d'un roman prenant plus de réalité qu'un simple témoignage historique décevant (p. 51). Qu'est ce qui doit alors l'emporter entre le vécu et la vérité ? Et dans quelle langue raconter sinon dans notre langue française entachée de sang mais encore diversement partagée par des millions de

citoyens de notre ex-empire maghrébin, africain, asiatique et même américain puisque « nous avons bu au même lait de la langue » (p. 461) ? La question est celle du langage narratif marqué au sceau du meurtre, « du temps où le français, d'un bout à l'autre du monde, était la langue internationale de l'interrogatoire » (p. 582).

Tout naît pourtant de cette parole, de son rythme et de la dimension inconsciente qu'elle révèle, langue à laquelle, malgré sa charge victimaire, le narrateur se refuse à renoncer pour sauvegarder la possibilité d'une hypothétique rédemption « car elle est le seul pays ». Bien sûr, Alexis Jenni, par la voix de son narrateur, a le courage de ne reculer devant aucun sujet litigieux ou brûlant comme celui de l'armée française et de son destin ambigu toujours entaché d'« une nuance d'horreur ou de mépris comme tout ce qui était colonial » (p. 33). En effet, « l'armée en France est un sujet qui fâche » (p. 12). Une grande partie du "propos" de Jenni tourne bien autour des guerres coloniales (Indochine, Algérie) et du colonialisme car « la colonie est un ver qui ronge la République » (p. 562). Certes, là encore, le narrateur ne fait preuve d'aucun manichéisme, par exemple dans le cas algérien : « L'Algérie française était ; elle n'est plus. C'est tragique » (p. 604). Mais le narrateur se garde bien de toute justification a posteriori. Empathie ne signifie donc pas justification morale, compréhension ou excuse totales dans le cas de l'exclusion raciale. Et bien plus encore dans le cas de la torture, système inexpiable s'il en est : « Comment puis-je moralement dire nous alors que je sais bien que des actes horribles furent commis ? » (p. 37). L'attitude de ceux qui ont tenté, d'une façon ou d'une autre, de résister, de témoigner ou de maintenir une conscience morale est d'autant plus louable, par exemple en la personne de l'honnête Paul Teitgen.

Non, ce roman constitue plutôt une archéologie du savoir historique, sous la forme des racines d'un arbre dont les branches continuent toujours à pousser aujourd'hui. Avec *L'Art français de la guerre*, nous nous situons à la manière de Braudel, dans la mémoire longue de sorte que « la pourriture coloniale nous infecte, nous ronge » (p. 191). Nous nous situons dans la mémoire commune des Français : « Je veux savoir avec qui je vis » (p. 37), déclare toujours le narrateur. En effet plus que des guerres coloniales, ce roman nous parle d'aujourd'hui sans aucun a priori ni tabou. Il évoque, par la voix provocatrice et politiquement incorrecte de Mariani, le lien entre les banlieues et la colonisation « car c'est bien là que nous sommes : dans les territoires extérieurs » (p. 242).

Il soulève, à travers Mariani encore, les

questions de l'immigration et de l'identité nationale. C'est d'ailleurs la violence coloniale qui semble fonder une identité qui se construit sur le concept de ressemblance et de différence puisque « la ressemblance et la force sont les idées les plus immédiates que l'on puisse concevoir » (p. 476). Mais c'est aussi cette même violence qui en perpétue l'échec car « ces guerres que nous avons faites, elles ont détruit le plaisir d'être ensemble » (p. 480). Elle fragmente, en fait, la communauté en une multitude d'identités contradictoires et conflictuelles. Et c'est pourquoi, l'œuvre évoque enfin le communautarisme du fait que « la France se désagrège » (p. 196). Elle présente les guerres raciales et sociales, produites par cette même colonisation. Encore une fois, selon le narrateur, a été mis en avant ce qui divise plutôt que ce qui unit - la France contre l'humanité - et c'est pourquoi il cite, à ce sujet, la fameuse phrase emblématique du Général De Gaulle : « Les Arabes sont des Arabes, les Français sont des Français » (p. 457). La faute majeure est donc une faute d'inhumanité.

Mais non, décidément, Alexis Jenni, sous la plume de son narrateur, déborde, de toutes parts, le thème du colonialisme en plaçant au moment des "événements" d'Algérie, la question abyssale du racisme, sur un plan véritablement philosophique. Vient d'abord l'accusation de Salomon Kaloyannis : « La violence est dans le sang » (p. 279) et c'est d'ailleurs cette conception du racisme que le grand-père du narrateur essaye de fonder scientifiquement. Ce concept racial serait même le ciment du maintien de l'ordre national car « la ressemblance confondue avec l'identité permet le maintien de l'ordre » (p. 189). Bien sûr, pour le narrateur, la race est un principe biologique inventé et créé de toutes pièces puisque « la race n'est pas un fait de la nature, elle n'existe que si on en parle » (p. 321). Pourtant il ne peut s'empêcher de lancer à ce sujet, au lecteur, un appel angoissé : « Nous sommes bien tous les mêmes. N'est-ce pas ? N'est-ce pas ? Répondez-moi » (p. 184). C'est que pour lui, il y a, dans le fond anthropologique (ontologique ?) de l'humanité, une violence ancestrale très ancienne et même immémoriale. Comme chez Girard, la question fondamentale est celle de la violence culturelle et anthropologique. Nous pouvons même soutenir que « la violence est une fonction naturelle » (p. 473). Nous voilà donc bien au-delà du simple thème colonial. La question que pose Victorien Salagnon, de façon quasi gnostique, est bien de savoir si la violence éternelle n'est pas inscrite, de manière nietzschéenne, dans le fond vital de l'humanité. Le Mal (colonial ou non) ne s'identifie-t-il pas finalement au fonctionnement

biologique du monde ? : « Tu sais pourquoi la guerre est éternelle ? Parce qu'elle est la forme la plus simple de la réalité » (p. 322). Au centre du roman, il y a bien ce cri d'effroi : « Après avoir fait la guerre, on peut détester la nature » (p. 407). Ce biologisme explique enfin, en lien avec celui de la guerre coloniale, l'importance lancinante du thème démographique.

La guerre (coloniale ou non) devient donc une gigantesque métaphore de la vie biologiquement carnassière (de l'entre-dévorement sans le christianisme, comme disait François Mauriac). Et ce n'est pas un hasard si à la page 130, le narrateur accomplit son "suicide" sociologique, en servant, à ses "amis" et à sa femme Océane, dans une scène emblématique, un épouvantable festin de viande que nul ne pourrait consommer sans vomir : « Pourquoi ne supportons-nous plus la chair ? » (p. 118). Finalement « massacre, terreur, torture ne sont que la façon dont la guerre va sur l'homme » (p. 438). Mais si la guerre représente le déchaînement des forces matérielles de destruction et de carnage, une forme de rédemption pourrait consister en ce qui - dans ces conditions biologiquement déterminées et animalisées - maintient l'humain dans l'homme, à savoir le sentiment d'humanité qui le transcende et que certains nomment Dieu, ainsi que l'affirme le prêtre Brioude. Pour le narrateur, la seule rédemption possible face à la guerre (en dehors de l'amour figuré par la rencontre de l'inconnue alors qu'Eurydice et Victorien représentent la mémoire longue du passé) se situe dans ce qui seul peut l'humaniser à savoir l'art même du roman (qu'il est en train d'écrire) et de la peinture que Salagnon lui transmet ●

*Gérard Chalaye (Saint-Pierre de
La Réunion)*

* Ce compte rendu a été rédigé à partir de l'édition :

- Alexis Jenni, *L'Art français de la guerre*, NRF, Gallimard, Paris, 2011, dont les pages sont référencées (italiques)

et la conférence :

- Les citations, indications ou expressions suivies d'un astérisque sont tirées de la conférence prononcée à l'Université du Tampon (Réunion) par Alexis Jenni, le jeudi 12 avril 2012



EN PLEIN SOLEIL

Léopold Courouble *

Parmi les rééditions de littérature coloniale, signalons celle d'*En plein soleil* de Léopold Courouble, livre en réalité constitué de deux ensembles : *Les Maisons du juge*, d'abord, *Le Voyage à Bankana*, ensuite, conformément à l'édition publiée en 1930 à La Renaissance du Livre, éditeur bruxellois. *Le Voyage à Bankana* avait paru en volume en 1900 avec *La Passe Swinburne*, qu'on regrette un peu de ne pas voir joint à cette édition récente. Mais ne boudons pas davantage notre plaisir, car plaisir il y a à relire la prose de Courouble, juriste qui exerça comme magistrat dans le Bas-Congo dans les toutes dernières années du 19^e siècle, c'est-à-dire à l'époque du Congo léopoldien. Ne cherchons pas dans ses souvenirs amusés un témoignage sur les atrocités du *Red Rubber*, à propos desquelles Léopold II dépêcha en 1906 une célèbre commission d'enquête. Courouble, qui fait allusion aux attaques menées dans la presse contre l'État léopoldien pour assurer son lecteur que « l'aurore du droit se lève sur nos possessions lointaines » (p.27), a surtout connu les premières agglomérations sur le fleuve, et ne dut en sortir, accompagné d'un « broussard » plus aguerri, que pour le genre d'expédition, pour lui exceptionnelle, qu'il relate dans *Le Voyage à Bankana*. Ce récit d'une tournée en brousse constitue tout de même un témoignage intéressant sur les conditions de travail d'un magistrat de l'époque. On peut en dire autant des *Maisons du juge* dont le cadre est celui des « postes » de l'époque (Léopoldville/Kinshasa, essentielle-

Dans ces *Maisons du juge* surtout, son talent de narrateur fait merveille, à condition bien sûr qu'on prise un tant soit peu le style humoristique d'un écrivain qui, ensuite, fit à Bruxelles une carrière d'auteur régional à succès. (Il ne se prive d'ailleurs pas, dès son époque « congolaise », de cultiver la dimension belge de son mode narratif.)

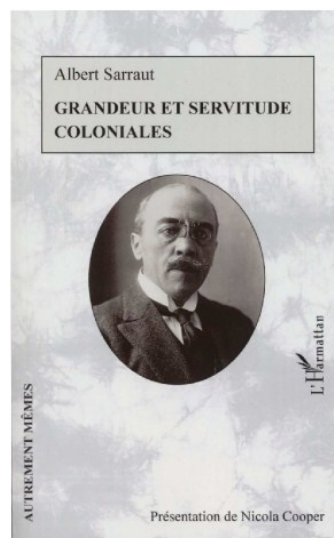
Quel que soit l'intérêt du témoignage, notamment à propos des aspects concrets, c'est l'écriture qui retient l'attention, et non seulement par sa dimension drolatique. Courouble affronte en effet à sa manière le problème esthétique de la translation d'une réalité étrangère dans une langue littéraire très formatée par les modèles reçus à travers les humanités classiques, le plus moderne étant, semble-t-il, Chateaubriand. Les scènes cocasses relatées au moyen d'un humour plutôt bruxellois affrontent ici rhétoriquement les références bien plus sévères à l'antiquité

gréco-romaine et les réalités du cru, qui n'ont bien sûr rien à voir ni avec les unes ni avec les autres. On appréciera, dans *Le Voyage à Bankana*, la recherche et l'attente qu'exprime sans cesse le narrateur au sujet de la belle Loukoussou, dont il sait qu'elle est l'épouse d'un soldat de l'escorte : précisément parce qu'il est hors de question que rien de concret soit envisageable entre lui-même et cette femme interdite, le discours se libère, vaguement amoureux et s'amusant de son propre désir, impossible parce que déplacé. On peut y voir l'image d'une politique coloniale (le refus du peuplement, le paternalisme) en même temps qu'une esthétique (le croquis, l'ébauche, plutôt que le roman), non moins coloniale en l'occurrence dans la mesure où elle va dominer ensuite dans le corpus belge à propos du Congo



Pierre Halen (Université de Metz)

* Courouble (Léopold), *En plein soleil*. Roman. Bruxelles : Le Cri / Kinshasa : Afrique éditions, coll. Espace Sud, 2011



Editions

- ABDEFETTAH** Ahcène, Alain Messaoudi et Daniel Nordman (dir.), *Savoirs d'Allemagne en Afrique du Nord*, Bouchène, 2012
- BARAKAT** d'Hoda, *Le Royaume de cette terre*, traduit de l'arabe par Antoine Jockey, Actes Sud, Paris, 2012
- BOUCHENE** Abderrahmane (dir.), *Histoire de l'Algérie coloniale*, Barzakh, la Découverte, Paris, 2012
- CRITIQUE** (collectif), *Présence des empires*, Editions de minuit, Paris, avril 2012
- DARMON** Pierre, *L'Algérie des passions, 1870-1939*, Tempus, Perrin, Paris, 2012
- DJEMAI** Abdelkader, *La dernière nuit de l'Emir*, Seuil, Paris, 2012
- GOLDMAN** Henri, *Le Rejet français de l'Islam, une souffrance républicaine*, PUF, coll. Souffrance et théorie, Paris, 2012
- PHELINE** Christian, *L'Aube d'une révolution, Marguerite, Algérie, 26 avril 1901*, Préface de Benjamin Stora, Privat, 2012
- RICHARD** Jean, *L'Esprit de croisade*, CNRS éditions / Cerf, Biblis, Paris, 2012
- RUSHDIE** Salman, *Joseph Anton*, Plon, Paris, 2012
- SEVRY** Jean, *Un Voyage dans la littérature de voyage*, L'Harmattan, Paris, 2012
- SOREL** Jacqueline, *Boufflers, un gentilhomme sous les tropiques*, coll. Roman historique, Paris, L'Harmattan, 2012
- TENGOUR** Habib, *Dans le soulèvement, Algérie et retours*, La Différence, Paris, 2012
- WAILLY** Henri de, *1945 L'Empire rompu, Syrie, Algérie, Indochine*, Perrin, Paris, 2012
- ZIAD** Antar, *Portrait of a territory*, Actes sud, 2012
-
- ABECASSIS** Frédéric, Gilbert Meynier (dir.), *Pour une histoire franco-algérienne. En finir avec les pressions officielles et les lobbies de mémoire*, Alger / ENS de Lyon, INAS, 2011
- BERENSON** M., *Heroes of Empire*, University of California press, 2011
- BERTRAND** Romain, *L'histoire à parts égales*, Paris, Seuil, 2011
- BLANCHARD** Pascal, *La France noire*, Paris, La Découverte, 2011
- BLANCHARD** Pascal et Bancel Nicolas, *Culture post-coloniale 1961-2006*, Traces et mémoires coloniales en France, Achac, Autrement, Paris, 2005-2011
- CALDWELL** Christopher, *Une Révolution sous nos yeux*, éd. Du Toucan, Paris, 2011
- CHAMBAZ** Bernard, *Je ne m'appelle pas Ben Laden !*, Rue du Monde, Paris, 2011
- COOPER** Frederick et Burbank Jane, *Empires. De la Chine à nos jours*, Histoire, Payot, Paris, 2011
- COQUERY-VIDROVITCH** Catherine, *Petite histoire de l'Afrique, L'Afrique au sud du Sahara de la préhistoire à nos jours*, La Découverte, Paris, 2011
- COQUERY-VIDROVITCH** Catherine, *Histoire des femmes d'Afrique noire*, Les Editions Desjonquères, Paris, 2011
- COUROUBLE** (Léopold), *En plein soleil. Roman. Bruxelles : Le Cri / Kinshasa : Afrique éditions*, coll. Espace Sud, 212 p. - ISBN 978-2-8710-6559-3, 2011
- DIETERLEN** Germaine, *Textes sacrés d'Afrique noire*, L'aube des peuples, nrf, Gallimard, Paris, 2011
- DODILLE** Norbert, *Introduction aux discours coloniaux*, Paris, Presses de l'université, Paris-Sorbonne, 2011
- FANON** Frantz, *Œuvres*, Paris, La Découverte, 2011
- HOPKINK** M., *Le Grand jeu*, Nevicata, 2011
- JAMBET** Christian, *Qu'est-ce que la philosophie islamique ?*, Folio essais, Gallimard, Paris, 2011
- JENNI** Alexis, *L'Art français de la guerre*, Paris, Gallimard, 2011
- LAPIERRE** Nicole, *Des juifs et des noirs*, Paris, Stock, 2011
- LEWIS** Bernard, *Le Pouvoir et la foi : Questions d'Islam en Europe et au Moyen-Orient*, Histoire, Odile Jacob, Paris, 2011
- LEWIS** Bernard, (Mantran Robert et Thoraval Yves), *Istanbul et la civilisation ottomane*, Texto, Paris, 2011
- MANGEON** Anthony, *La Pensée noire et l'Occident, De la bibliothèque coloniale à Barak Obama*, Editions Sulliver, Paris, 2011
- PATOU-MATHIS** Marylène, *Le Sauvage et le préhistorique, miroir de l'homme occidental*, Editions Odile Jacob, Paris, 2011
- POUILLON** François et Jean-Claude Vatin (éd.), *Après l'orientalisme, l'Orient créé par l'Orient*, IISMM/Karthala, Paris, 2011
- RENAULT** Matthieu, *Frantz Fanon, De l'anticolonialisme à la critique postcoloniale*, Ed. Amsterdam, 2011
- SALLMAN** Jean-Michel, *Le Grand désenclavement du monde 1200-1600*, Paris, Payot, 2011 ●

AUTREMENT MÊMES

Paris, L'Harmattan

Dernières parutions de « Autrement mêmes »

conçue et dirigée par Roger Little

rlittle@tcd.ie

Cette collection présente en réédition des textes introuvables en dehors des bibliothèques spécialisées, tombés dans le domaine public et qui traitent, dans des écrits de tous genres normalement rédigés par un écrivain blanc, des Noirs ou, plus généralement de l'Autre. Exceptionnellement, avec le gracieux accord des ayants droit, elle accueille des textes protégés par copyright, voire inédits. Des textes étrangers traduits en français ne sont évidemment pas exclus. Il s'agit donc de mettre à la disposition du public un volet plutôt négligé du discours postcolonial (au sens large de ce terme : celui qui recouvre la période depuis l'installation des établissements d'outre-mer). Le choix des textes se fait d'abord selon les qualités intrinsèques et historiques de l'ouvrage, mais tient compte aussi de l'importance à lui accorder dans la perspective contemporaine. Chaque volume est présenté par un spécialiste qui, tout en privilégiant une optique libérale, met en valeur l'intérêt historique, sociologique, psychologique et littéraire du texte.

n° 60 Albert Sarraut

Grandeur et servitude coloniales

Albert Sarraut fut l'un des maîtres-penseurs du colonialisme de la période de l'entre-deux-guerres. La réédition de cet ouvrage de 1931 permet la relecture d'un des meilleurs exemples de la justification du colonialisme français. *Grandeur et servitude coloniales* touche à tous les impératifs coloniaux de la France, du tournant du siècle aux débuts de la décolonisation. C'est Sarraut qui plaça les notions d'altruisme et d'humanisme au cœur de sa rhétorique et de son discours coloniaux ; et c'est lui, plus que tout autre de ses contemporains, qui façonna le langage avec lequel les Français parlaient de leur empire colonial.

Présentation de Nicola Cooper

n° 72 Paul Bonnetain

En Guyane : Le Nommé Perreux suivi de Nouvelles antillo-guyanaises

Paul Bonnetain rapporte de son expérience militaire aux Antilles et en Guyane une série d'anecdotes et de descriptions impressionnistes qui sont les témoignages ironiques et pittoresques de la vie coloniale à la fin du XIXe siècle. Il en propose une vision bien plus sombre dans *Le Nommé Perreux*, roman naturaliste qui dépeint le destin tragique d'un jeune troupier. Les textes rassemblés dans ce volume offrent comme un contre-poids aux récits d'explorateurs et aux romans d'aventures qui ont nourri les illusions coloniales.

Présentation de Frédéric Da Silva

n° 75 : Honoré de Balzac (sous le pseudonyme d'Horace St Aubin)

Le Nègre, mélodrame en 3 actes

Suspendue entre le mélodrame et la tragédie romantique, l'intrigue du *Nègre* qui se consomme dans le huis clos de la vie conjugale et dans le pathétique du secret des bienséances, reprend le thème de la jeune maîtresse Emilie vouée au silence et au sacrifice du jeune aspirant George dont l'amour ne connaît pas de réciprocité. Horace St Aubin, pseudonyme du jeune Balzac, met en scène un homme noir vivant les tourments de l'amour dans une société blanche. La passion pour Emilie que George ne réprime plus se lie intimement à celle que Manfred, marquis de St-Yves, ressent pour Claire, sœur d'Émilie. L'enfant illégitime de ces derniers met en cause l'honneur de la jeune femme et force Emilie à se taire pour la protéger, alors que le mari de celle-ci, Gerval, persuadé par George de son infidélité, jure vengeance.

Présentation de Sarah Darses Cordova et Antoinette Sol

n° 76 : Marius-Ary Leblond -***Écrits sur la littérature coloniale***

Le nom de plume Marius-Ary Leblond cache deux cousins originaires de la Réunion, Georges Athénas (1877-1953) et Aimé Merlo (1880-1958). Au début du XX^e siècle, ils se font praticiens, mais aussi historiens, critiques et théoriciens d'une catégorie littéraire à construire : *la littérature coloniale* de langue française. Introuvables depuis longtemps et réunis ici pour la première fois, leurs écrits sur la littérature coloniale présentent un intérêt triple. Les historiens de la littérature apprécieront des renseignements bio-bibliographiques ; le critique littéraire trouvera des jugements pertinents sur maints ouvrages de l'ère coloniale, nourris de contacts personnels avec leurs confrères d'outre-mer et de convictions esthétiques partagées. Quant à la « théorie » co-loniale, elle garde pour nous un intérêt documentaire incontestable : matière à déconstruire pour l'historien ou le théoricien de la postcolonialité, elle laisse apercevoir les rouages d'une logique devenue opaque, qu'il convient d'élucider.

« La véritable littérature coloniale doit aller jusqu'à l'âme ; elle doit donner le suc du cœur autant que l'essence des couleurs. Il ne s'agit pas seulement de faire connaître mais d'épanouir la personnalité des pays et des races qui s'y sont adaptés dans le drame de la possession. » (Marius-Ary Leblond) ●

Présentation de Vladimir Kapor

PETITE ANNONCE, novembre 2012

À peine parue, ma petite annonce dans le précédent *Courrier de la SIELEC* a trouvé preneur : en effet, Henri Copin a déjà fait paraître dans la collection *Autrement Mêmes* la réédition de *Toum*, le roman que Robert Delavignette avait publié sous le pseudonyme de Louis Faivre.

D'autres textes déjà saisis cherchent quelqu'un qui les présente. Il s'agit en l'occurrence de *L'Homme des sables* de Jean d'Esme (Djibouti), de *Luéji ya Kondé* d'Henri Drum (Congo belge), du *Conquérant* d'Émile Nolly (Maroc), et de deux ouvrages du colonel Albert Baratier : *À travers l'Afrique* et *Épopées africaines*. Il va sans dire que ces titres n'ont rien d'exclusif et je serais heureux de recevoir d'autres propositions de mes collègues de la SIELEC ●

Roger Little

CALENDRIER

Pour plus de précisions, consulter le site fabula www.fabula.org/

- 12-14 novembre 2012** Université ELTE à Budapest / *Corps et voix d'Afrique francophone et ses diasporas : poétiques contemporaines et oralité*
- 8-10 novembre 2012** Maison de la Recherche, Université Toulouse 2 Le Mirail / *L'étoffe des ambassadeurs : formes de la diplomatie en Europe du XV^e au XVII^e siècle*
- 9 novembre 2012** UNESCO — Paris VIIe / *La création artistique : L'Indonésie et la France s'inspirent-elles l'une de l'autre ?*
- 17 novembre 2012** Paris VIIe — Diderot / *Sous les soleils des indépendances, à la rencontre d'Ahmadou Kourouma*

APPELS A COMMUNICATIONS

Les dates indiquées en gras sont les dates limite

- Université de Madère et Réseau Européen d'Etudes Littéraires Comparées — Madère—Funchal - 26-28 septembre 2013 / *Iles et continents : (re) constructions identitaires*
- 15 novembre 2012** Université de Yaoundé I — Faculté des lettres et sciences humaines 2 – 4 mai 2013 / *La littérature africaine : une littérature de force majeure ?*
- Revue de Littérature hispanique *Cuadernos de Aleph* / *Littératures transnationales : se mettre dans les écritures des autres*
- 15 novembre 2012** Centre Césarien Et de Recherches / *Aimé Césaire : œuvre et héritage*
- 15 novembre 2012** Colloque de Cerisy— Université Paris—Sorbonne (Centre International d'Etudes Francophones) - 4-11 septembre 2013 / *Césaire 2013 : parole due*
- 20 novembre 2012** Congrès 2013 de la Fédération Canadienne des Sciences Humaines—University of Victoria, Colombie — Britannique—1er-4 juin 2013 / *Ecrivaines asiatiques d'expression française*
- 30 novembre 2012** Université Laval — Chaire de Recherche du Canada en Littératures africaines et francophonie —29 et 30 avril 2013, à l'Université Laval à Québec / *Roman francophone et figuration du monde*
- 15 décembre 2012** Colloque international pluridisciplinaire — Faculté des Lettres et des Sciences Humaines—Rabat—18-19 avril 2013 / *Des lieux alternatifs. Exil— exotisme— colonisation ... Mémoire— identité—hégémonie....*
- 31 décembre 2012** Université d'Aix-Marseille — 23-25 octobre 2013 / *Le théâtre français en Indochine : Héritage et transmission — Voir le site Sielec*
- 5 janvier 2013** 29^e année n°68 – avril 2013 — *Horizons maghrébins*, Presses universitaires du Mirail / *L'Afrique en mouvement : imaginaires migratoires et dynamiques sociales au sud de la Méditerranée*
- 15 janvier 2013**

Colloques, rencontres, conférences, expositions...,

Envoyez vos informations à :

rr-sielec@orange.fr